

VIE DE BUREAU

Ça va, biloute?

Au travail, un accent régional fait souvent office de tare. Lors de leur entrée dans la vie active, certains jeunes mettent en place stratégies d'évitement et travail de « gommage »

Alice Raybaud

Mathilde n'a pas saisi tout de suite ce qui clochait. Quand elle laissait des messages vocaux, les clients ne la recontactaient pas. Durant des semaines, son répondeur est resté désespérément vide. « *J'ai fini par comprendre que ce qui faisait obstacle, c'était mon accent* », raconte cette agente immobilière de 24 ans. Mathilde a grandi dans un petit village près de Lourdes, d'où elle a hérité des intonations chantantes des Hautes-Pyrénées. A Bordeaux, où elle débute sa vie professionnelle, cet accent ne lui pose aucun problème. Mais, quand elle déménage à Paris pour suivre son compagnon, le contraste est déroutant. « *Au début, je ne comprenais pas tout quand mes collègues parisiens me parlaient et vice versa. Surtout, pour prospecter, je laisse toujours mon numéro, mais il finit en 45, 47... Deux chiffres sur lesquels ma voix monte beaucoup.* »

Si certains locataires tendent l'oreille, amusés, beaucoup de propriétaires se figent. « *Ce sera avec votre collègue, pas avec vous* », lui rétorque-t-on, sans détour. « *On me faisait comprendre qu'avec cet accent, je ne pouvais pas connaître mon métier, et encore moins le marché parisien*, relate Mathilde. *Je suis fière de mon Sud et je métais dit que je ne laisserais jamais tomber mon accent pour des Parisots : c'est pourtant ce que j'ai fini par faire.* » Quelques semaines après son arrivée, la jeune femme s'entraîne à prononcer son numéro de téléphone, bouche son nez sur les « 40 » et enregistre quinze fois son message de répondeur. En rendez-vous, elle évite les mots qui finissent en « an » ou en « in » pour ne pas chuter. Une gymnastique fatigante, à l'issue de laquelle sa voix ressort lissée, reconnaît-elle tristement.

Son cas n'est pas isolé. En milieu professionnel, l'accent fait souvent figure de tare : jugé « trop peu sérieux » et associé au pastis ou encore au maroilles et à la beauferie, sauce *Bienvenue chez les Ch'tis*. Il suffit de regarder les commentaires qui ont suivi la nomination de Jean Castex, en juillet : « *chantant* », « *terrible* », « *Oh putain !* », a-t-on lu sur les réseaux sociaux à propos de l'accent gersois du nouveau premier ministre.

Les intonations régionales, sociales ou étrangères peuvent se transformer en handicap dès les premiers jobs. Un élément de poids à l'heure où l'insertion des jeunes diplômés est plus que jamais remise en cause par la crise et où les maigres offres d'emploi sont disputées. « *La France s'est construite, dès le XVII^e siècle, autour de l'idée d'une langue homogène, ce qu'on appelle aujourd'hui le français standard*, analyse Médéric Gasquet-Cyrus, sociolinguiste à l'université Aix-Marseille. *On l'associe souvent à tort à l'accent parisien, mais il correspond en fait à une élite au départ aristocratique puis bourgeoise, qui entretient une vision très puriste de la langue.* »

Taquinerie, moqueries, imitations... Les réactions, parfois bon enfant, peuvent être vexatoires. Mais, pour les chercheurs qui s'emparent de la question depuis quelques années, cette « passion française » pour une langue unifiée engendre également une discrimination, tantôt pernicieuse, tantôt tout à fait assumée par certains employeurs. On parle de « glottophobie », selon le terme popularisé par le sociolinguiste Philippe Blanchet, coauteur de *Je n'ai plus osé ouvrir la bouche...* (Lambert-Lucas, 2018), où il documente ce « mépris pour la langue de l'autre ». « *La discrimination à l'emploi se cristallise dans les métiers du tertiaire – de plus en plus nombreux –, particulièrement ceux de la parole : la communication, le journalisme, le théâtre, mais aussi l'enseignement*, observe Philippe Blanchet. *Il y a une vraie sanction de l'accent dans les oraux du Capes, même pour des spécialités non littéraires.* »

En 2018, dans la salle des Quatre-Colonnes, une journaliste à l'accent toulousain questionne le leader de La France insoumise, Jean-Luc Mélenchon. Soucieux de ne pas s'attarder sur le fond de l'interpellation, le député la coupe dans une grossière imitation, qui provoquera un tollé. L'incident fait l'ouverture du récent ouvrage des journalistes Jean-Michel Aphantie et Michel Feltin-Palás, *J'ai un accent, et alors ?* (Michel Lafon, 2020). Il est le symbole d'un « préjugé profondément ancré », écrivent-ils : « *On n'est pas sérieux quand on parle avec un accent méridional.* »

L'accent, cette « malédiction », cette « prison », parfois : Jean-Michel Aphantie parle d'expérience, lui, le fils de commerçants basques devenu exception du PAF avec son accent marqué. Tous n'ont pas pu passer ainsi entre les mailles de cette « discrimination oubliée » : 16 % des Français ayant un accent affirment avoir été discriminés pour ce



LORENZO PETRANTONI

fait dans leurs études ou dans leur vie professionnelle ; c'est 36 % chez les cadres, indique une étude Ifop réalisée pour l'ouvrage.

Nombreux sont alors ceux qui font tout pour tenter de le gommer. « *On assiste à un phénomène de lissage de la langue*, souligne Médéric Gasquet-Cyrus. *La pression à l'harmonisation est très forte, malgré l'émergence de nouveaux médias sur Internet où on commence à entendre d'autres voix.* » Pour Romain, jeune journaliste radio à Paris originaire du Haut-Doubs, l'opération « gommage » s'est faite assez naturellement. Parfois, pourtant, dans le stress ou l'énerverment, des pointes d'accent franc-comtois peuvent ressortir : on ne manque pas de le lui faire remarquer en sortie de studio. Bien obligé, il retravaille sa diction. « *On me l'a fait vite comprendre dès l'école de journalisme : hors de question de garder son accent. Cela distrairait trop l'oreille de l'auditeur.* »

Message reçu cinq sur cinq par Julie, jeune Montalbanaise de 26 ans. Elle qui a baigné dans le patois, au contact de ses grands-parents agriculteurs et de son père ouvrier, rêvait de devenir journaliste radio. Son accent « *de paysanne* » – comme lui avait fait remarquer une prof de lettres en prépa –, elle commence à le cacher en « montant » à Paris pour ses études. Malgré cela, sa première expérience dans une radio locale à Toulouse est un coup dur. « *Toute la rédaction écoutait mon premier micro-trottoir et j'avais eu le malheur de laisser une de mes questions dans l'enregistrement... Ils ont tous éclaté de rire : "Bah, dis donc, t'as un de ces accents de la banlieue !"* » Elle comprend que ce domaine ne sera pas pour elle. Mais jusque dans ses premiers jobs en production, où elle s'est réorientée, cela la poursuit. « *En open space, je sentais qu'on se moquait de moi à voix basse quand je répondais au téléphone. Un jour, un collègue m'a même sorti : "C'est marrant, ton accent, ça fait mi-branleuse, mi-séductrice." J'étais sidérée.* »

« UN JOUR,
UN COLLÈGUE
M'A MÊME SORTI :
"C'EST MARRANT,
TON ACCENT,
ÇA FAIT
MI-BRANLEUSE,
MI-SÉDUCTRICE."
J'ÉTAIS SIDÉRÉE »

Difficile de répondre à ces blagues, présentées comme anodines. « *On passe vite pour celle qui n'a pas d'humour*, regrette Julie. *On me dit même souvent : "Roh, ça va, l'accent du Sud, c'est pas le pire !"* » Dans la hiérarchie des accents, ceux du Nord ont en effet davantage mauvaise presse. « *Lors de ma première expérience professionnelle, mes collègues me faisaient passer pour la beauf de service et m'accueillaient avec des "salut biloute" tous les matins*, raconte Noémie, Picarde de 28 ans, chargée de communication. *On m'a dit texto : "Si tu veux un CDI, va falloir cacher ça."* »

Qu'on soit rangé dans la catégorie beau, cagole ou racaille, c'est souvent l'appartenance à une catégorie sociale qui est sanctionnée par la moquerie de l'accent. « *Si bien qu'il peut être préjudiciable, même dans des régions où l'accent est historiquement marqué* », insiste Médéric Gasquet-Cyrus. « *En arrivant à Paris, je me suis aperçu que ma façon de parler pouvait être considérée, au mieux comme une curiosité, au pire comme un signe de limitation intellectuelle*, témoigne Bastien, community manager de 30 ans, né dans un milieu modeste de la région d'Avignon. *En entretien d'embauche, on me posait toujours la question de mon origine. Au début, j'étais flatté, puis j'ai compris qu'il s'agissait plus d'une politesse amusée, teintée d'un certain mépris de classe.* »

Pour Hortense Raynal, hors de question de se plier à ces règles. Après des années de bataille à l'École normale supérieure de Paris pour conserver son accent aveyronnais – « *issu de la ferme de mes grands-parents, à côté de laquelle je suis née* » –, la jeune femme décide de quitter la capitale une fois son diplôme en poche et de partir enseigner les lettres dans le Sud. Au sein de son nouveau quartier, à La Ciotat (Bouches-du-Rhône), la normalienne de 26 ans jubile, satisfaite : « *Enfin, j'expérimente une vie tranquille où, l'accent, tout le monde s'en fout !* »

Trois conseils pour faire passer l'accent

Travailler l'appareil phonatoire. Avant toute chose : la respiration. Il faut apprendre à parler avec le ventre pour mieux maîtriser ses sons. « *Chacun des sons est produit dans un lieu spécifique, il faudra arriver à envoyer le son dans les résonateurs, dans la cavité nasale... S'entraîner à creuser et à soulever le voile du palais, et à maîtriser sa langue* », explique Clémentine Coppolani, coach vocale à Marseille, qui reçoit des professionnels et des jeunes diplômés saisis par l'anxiété de l'accent. Puis on se lance dans la diction :

on détache les voyelles, les consonnes, et l'on apprend à fermer ses « o » et ses « é », à estomper les sons en « e » (très accentués dans le Sud, notamment sur les terminaisons). Répéter (inlassablement). On dresse une liste de mots et de phrases, et on les répète pendant que l'on fait la cuisine ou avant d'aller se coucher, au moins dix minutes par jour. On n'hésite pas à imiter des personnes à l'accent standard. « *Chanter ou encore s'enregistrer pour réécouter sont aussi d'excellents outils* », ajoute

Clémentine Coppolani, qui suggère quelques phrases, comme « l'ange du tonton chante onze chansons en canon » ou « le grand gain de Guingamp dans un gant. » Mettre l'accent. L'accent peut aussi être un allié, créateur de connivence ou encore marqueur d'une authenticité (réelle ou fabriquée) très en vogue. Quoi de mieux pour vendre un foie gras du Sud-Ouest que d'y mettre l'accent (quitte à le caricaturer, regretteront les puristes du Gers) ? Ou d'attraper l'accent corse pour mieux s'intégrer sur l'île de Beauté ? Jouer de ses intonations devient alors un atout pour qui sait manier la « palette de l'accent ». A l'instar de l'actrice marseillaise Ariane Ascaride, qui a appris à moduler sa voix selon ses rôles : comme du terrain repris sur ses débuts au Conservatoire, où elle a été contrainte de gommer son accent, mais continuait à « parler marseillais dans sa tête » pour ne pas le perdre.